

# Souvenir

En vain le jour succède au jour,  
Ils glissent sans laisser de trace ;  
Dans mon âme rien ne t'efface,  
Ô dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années  
S'accumuler derrière moi,  
Comme le chêne autour de soi  
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps ;  
Mon sang refroidi coule à peine,  
Semblable à cette onde qu'enchaîne  
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,  
Que le regret vient embellir,  
Dans mon sein ne saurait vieillir  
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;  
Et quand mon regard solitaire  
Cessa de te voir sur la terre,  
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore

Que tu fus à ce dernier jour,  
Quand vers ton céleste séjour  
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté  
Dans les cieux même t'a suivie ;  
Tes yeux, où s'éteignait la vie,  
Rayonnent d'immortalité !

Du zéphyr l'amoureuse haleine  
Soulève encor tes longs cheveux ;  
Sur ton sein leurs flots onduleux  
Retombent en tresses d'ébène,

L'ombre de ce voile incertain  
Adoucit encor ton image,  
Comme l'aube qui se dégage  
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme  
Avec les jours revient et fuit ;  
Mais mon amour n'a pas de nuit,  
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois,  
Dans le désert, dans le nuage ;  
L'onde réfléchit ton image ;  
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,

Si j'entends le vent soupirer,  
Je crois t'entendre murmurer  
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars  
Qui des nuits parsèment le voile,  
Je crois te voir dans chaque étoile  
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyr  
M'enivre du parfum des fleurs.  
Dans ses plus suaves odeurs  
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,  
Quand je vais, triste et solitaire,  
Répandre en secret ma prière  
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre ;  
Tes ailes reposent sur moi ;  
Tous mes songes viennent de toi,  
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main  
De mes jours déliait la trame,  
Céleste moitié de mon âme,  
J'irais m'éveiller dans ton sein !

Comme deux rayons de l'aurore,

Comme deux soupirs confondus,  
Nos deux âmes ne forment plus  
Qu'une âme, et je soupire encore !

Alphonse de Lamartine (1790–1869)